

CHAPITRE XV.

Le Cacique de Zocothlan rend une seconde visite à Cortez, & exagere la grandeur & la puissance de Motezuma. On prend la resolution d'aller à Tlascala; & on est instruit à Xacazingo, des Peuples de cette Province, & de la forme de leur Gouvernement.

LE jour suivant, le Cacique accompagné d'un grand cortège de ses parens & de ses domestiques, fit une seconde visite à Cortez. Cet Indien, appelé Olinleth, étoit homme d'un tres-bon sens, Seigneur d'une Province fort peuplée, & tenant le premier rang entre tous les autres Caciques qui étoient ses voisins, & qui avoient pour luy une grande veneration. Le General le reçut avec tout l'éclat dont il soutenoit ordinairement ces actions de ceremonie; & la visite eut quelque chose de singulier. Après cette sorte de complimens que la civilité demande, sans faire tort à la gravité, le General croiant trouver en ce Cacique, comme en tous les autres, un esprit aigri & disposé à la plainte, luy demanda s'il étoit sujet du Roi de Mexique: à quoy l'Indien repartit brusquement: *Y a-t'il quelqu'un sur la terre qui ne soit vassal ou esclave de Motezuma?* La brusquerie de cette réponse, faite en maniere d'interrogation, pouvoit émouvoir Cortez; mais il sçut si bien se posséder, qu'il repliqua en souriant: *Qu'on connoissoit fort peu le monde à Zocothlan; puisque luy & ses compagnons étoient Sujets d'un Empereur si puissant, qu'il avoit plusieurs Princes pour vassaux, plus grands que Motezuma.* Le Cacique ne parut point déconcerté par cette proposition: & sans entrer en dispute sur la comparaison, il crut qu'il suffisoit de faire connoître la grandeur de son Prince, sans attendre qu'on luy fit des questions sur ce sujet. Il dit donc d'un ton grave: *Que Motezuma étoit le plus puissant Prince dont on eût la connoissance dans le Monde qu'ils habitoient. Que l'on ne pouvoit ni conserver, ni retenir dans sa memoire le nombre des*

Provinces soumises à son Empire. Qu'il tenoit sa Cour dans une Ville inaccessible, fondée dans l'eau, entourée de lacs, & dont les entrées n'étoient ouvertes que par des digues ou chaussées, coupées en plusieurs endroits par des ponts-levis, sur des ouvertures par où les eaux de ces lacs se communiquoient. Il exagera les immenses richesses de son Prince, la force de ses armes, & sur tout le malheur de ceux qui ne luy obeïssent pas; puisqu'ils ne servoient qu'à augmenter le nombre des victimes destinées à ses sacrifices: étant certain que plus de vingt mille hommes de ses ennemis, ou de ses rebelles, étoient immolez tous les ans sur les Autels de ses Dieux. Il n'ajoutoit rien à la verité, que la maniere passionnée dont il la produisoit. L'on reconnoissoit au ton de sa voix même, les influences de Motezuma; & que cet étalage de grandeur & de puissance visoit plus à donner de l'épouvente, que de l'admiration.

Cortez n'eût pas de peine à penetrer le fond de la pensée de l'Indien: il crut qu'un peu de vivacité étoit nécessaire pour renverser tout l'appareil de ce pompeux raisonnement. Il répondit donc au Cacique: *Qu'il étoit déjà informé de l'Empire & des grandeurs de Motezuma; & que si cet Empereur n'eût été qu'un Prince mediocre, luy qui parloit, ne seroit pas venu d'un Pais si éloigné, luy offrir l'amitié d'un autre Prince encore plus grand que luy. Que son Ambassade étoit pacifique; & que les armes qui étoient entre les mains de ceux qui l'accompagnoient, ne servoient qu'à donner plus d'autorité à sa legation, & non pas à faire aucune violence: Mais qu'il vouloit bien que Motezuma & tous les Caciques de son Empire, sçussent qu'il desiroit la paix sans craindre de guerre; parce que le moindre de ses Soldats seroit capable de défaire une armée de leur Empereur. Qu'il ne tireroit jamais l'épée, si on ne l'attaquoit: mais du moment qu'elle sera dehors du fourreau, je mettrai, dit il, à feu & à sang tout ce qui se présentera devant moi. La nature produira des monstres en ma faveur, & le Ciel lancera ses foudres; puisque je viens pour soutenir sa cause, en corrigeant vos vices, & les erreurs de votre Religion, & ces mêmes sacrifices de sang humain, que vous rapportez comme une des grandeurs de votre Roi. Il se leva en ce moment, pour rompre la visite; & se tournant vers ses Soldats: *Mes amis, dit-il, voila ce que nous cherchons; de grands perils, & de grandes richesses: Celles-ci établissent la fortune, & les autres la reputation.**

Ce petit discours rabatit l'orgueil des Indiens, & releva le courage des Espagnols; puisqu'il ne disoit aux uns & aux autres, que ses veritables sentimens, sans aucune façon: car du moment qu'il eut entrepris cette conquête, Dieu remplit son cœur d'une fermeté si grande, que sans mépriser, ou ne pas connoître les plus dangereuses occasions, il y entroit avec la même confiance, que s'il eût été le maître des événemens.

Les Espagnols demeurèrent cinq jours à Zocothlan; & l'on vid bien que le Cacique avoit pour eux une autre considération: les vivres arrivoient en plus grande abondance, & les regales ne manquoient point à ses hôtes. La réponse de Cortez luy tenoit au cœur, & l'avoit jetté sur des reflexions chargées & inquietes, qu'il tiroit de son propre fond, & qu'il communiqua depuis au Pere Olmedo. Il consideroit que ceux qui osoient s'attaquer au grand Motezuma, ne paroissent pas des hommes bien raisonnables: mais il jugeoit d'ailleurs, qu'ils devoient être plus que des hommes, pour parler de ses Dieux avec tant de mépris. Il joignit à cette considération, la difference de leurs visages; la nouvelle façon de leurs armes & de leurs vêtemens; & l'obeissance que les chevaux leur rendoient. Il luy sembloit encore, que les Espagnols avoient une certaine superiorité de raison, en ce qu'ils proposoient contre l'inhumanité de leurs sacrifices, l'injustice de leurs loix, & cette brutale licence qu'ils donnoient à la sensualité; si deregulée entre ces Barbares, qu'ils la pousoient jusqu'aux derniers outrages, contre la nature même. Sa raison tiroit de tous ces principes, des consequences qui le portoit à croire qu'ils étoient conduits par quelque Divinité: car il n'y a point d'esprit si borné, qu'il ne connoisse la laideur du vice; soit que la volonté l'embrasse, ou que la coutume le déguise. Neanmoins la crainte de la puissance de Motezuma possédoit ce Cacique jusqu'à ce point, qu'encore qu'il reconnût & qu'il avoit le pouvoir que ces considérations avoient sur son esprit, il n'osoit encore se donner aucune liberté. Il se contenta donc de fournir les choses nécessaires à la subsistance des troupes: & comme il craignoit de faire connoître sa richesse, il parut fort réservé à faire des presens; & sa plus grande liberalité fut, de quatre filles es-

claves qu'il donna au General, pour faire du pain, & de vingt Indiens Nobles, qu'il offrit pour servir de guides à l'armée.

On disputa sur le chemin que l'on devoit choisir pour la marche. Le Cacique propoisoit la Province de Cholula, abondante & peuplée, dont les Habitans, plus portés au trafic qu'à la guerre, livreroient un passage sûr & commode aux Espagnols. Il conseilloit au General, avec beaucoup d'ardeur, d'éviter de prendre la route de Tlascala, disant: *Que ces Peuples avoient des inclinations si farouches & si sanguinaires, qu'ils faisoient consister tout leur bonheur, à se défaire des ennemis.* Neanmoins les Indiens qui commandoient les troupes de Zempoala, dirent en secret à Cortez: *Qu'il se défiât de ce conseil, parce que Cholula étoit une Ville fort peuplée, de gens trahis & de peu de foi; & que les armées de Motezuma logeoient ordinairement en cette Ville, & dans les Bourgs qui en dépendoient. Qu'il y avoit de l'apparence que le Cacique vouloit les engager en quelque peril, & que son intention n'étoit pas droite; puisqu'encore que la Province de Tlascala fût grande & remplie de Peuples guerriers, ils étoient alliez & amis des Totonagues & des Zempoales, qui servoient dans ses troupes, & toujours en guerre contre Motezuma. Que ces deux raisons devoient luy persuader que le passage seroit plus assuré par cette Province: & que les Espagnols ne paroistroient point étrangers à ces Peuples, étant en la compagnie de leurs alliez.* Le General approuva leur raisonnement; & trouvant qu'il étoit plus juste de se fier à des Indiens qui étoient ses amis, qu'à un Cacique si attaché à Motezuma, il ordonna qu'on prît le chemin de Tlascala. On découvrit en peu de tems les frontieres de cette Province, qui bornoit celle de Zocothlan; & on n'eût aucune rencontre considerable aux premiers logemens. Il courut ensuite quelque bruit de guerre; & l'on apprit enfin, que toute la Province étoit en armes, & qu'on faisoit un mystere de la cause de ce mouvement: ce qui obligea Cortez à faire alte en un lieu mediocrement peuplé, appelé *Xacaxingo*, afin de s'informer à loisir des motifs de cet armement.

Tlascala étoit alors une Province extrêmement peuplée, & de plus de cinquante lieues de circuit. Son terrain inégal s'éleve presque par tout en plusieurs collines, qui semblent naître de cette chaîne de montagnes qu'on appelle maintenant la grande

Cordeliere. Les Bourgs, dont les maisons étoient plus solides que belles, occupoient le haut de ces collines, où ces Peuples s'étoient logez, tant afin de tirer avantage de la nature de cette situation contre leurs ennemis, qu'afin de laisser les plaines libres pour la culture. Au commencement ils avoient été gouvernez par des Rois, jusqu'à ce qu'une guerre civile leur fit perdre l'inclination qu'ils avoient à l'obeïssance, & secouer le joug. Mais comme tous les Peuples incapables de se gouverner par eux-mêmes, sont ennemis de la soumission, jusqu'à ce qu'ils aient éprouvé les inconveniens de la liberté; ceux-ci reduisirent enfin leur Etat à une forme de Republique, & choisirent ainsi plusieurs Princes, pour se défaire d'un seul. Ils partagerent donc leurs Bourgades en une espece de Cantons. Chacun nommoit quelque personne des plus considerables, qui alloient resider à Tlascala: & de tous ces Deputez on formoit le corps d'un Senat, dont ils suivoient les décisions. Exemple remarquable du Gouvernement Aristocratique entre des Barbares, qui doit rabatre quelque chose de la fierté des maximes de nôtre Politique. En cet état ils s'étoient maintenus contre la puissance des Empereurs de Mexique: & ils se trouvoient alors au plus haut point de leur gloire; parce que les tyrannies de Motezuma avoient augmenté le nombre de leurs alliez, & jetté dans leur parti les Otomies, Peuple barbare entre les Barbares mêmes: mais extrêmement recherché pour la guerre, où ils confondoient la valeur & la ferocité.

Cortez pleinement informé de ces circonstances, & ne voulant rien negliger, resolut d'envoier quelqu'un vers cette Republique, afin de faciliter le passage à son armée. Il donna cette commission à quatre Indiens Zempoales, des plus habiles & des plus Nobles; & il les instruisit presque mot à mot, par l'organe de Marine & d'Aguilar, du discours qu'ils devoient faire dans le Senat: en sorte qu'ils l'apprirent par cœur. Il les choisit entre ceux qui luy avoient proposé la marche par Tlascala; afin qu'ils eussent toujours leur conseil en vûë, & qu'ils s'interessassent dans le succez de la negociation.

CHAP.

CHAPITRE XVI.

Les Envoiez de Cortez vont à Tlascala. La maniere dont on y recevoit les Ambassadeurs; & ce qui se passe dans le Senat sur le sujet de la paix qu'on leur offre de la part des Espagnols.

Les Indiens Envoiez de Cortez partirent aussi-tôt, revêtus de toutes les marques de leur dignité. Ces marques étoient une mante ou cape de coton, bordée d'une frange treflée avec des noeuds. Ils portoient à la main droite une fleche fort large, les plumes en haut; & au bras gauche une grande coquille en maniere de bouclier. On jugeoit du sujet de l'Ambassade, par les plumes de la fleche. Les rouges annonçoient la guerre, les blanches marquoient la paix; comme les Romains distinguoient par differens simboles, leurs Feciales & leurs Herauts, qui portoient le caducée. Les Ambassadeurs Indiens étoient connus & respectez sur les passages, à la vûë des marques que l'on a dit: mais ils ne pouvoient s'écarter des chemins Roiaux de la Province par où ils passoient, à peine de perdre leur droit de juridiction & de franchise; privileges sacrez entre ces Peuples, qui observoient religieusement cette espece de foi publique que la necessité a inventée, & dont le droit des gens a fait une de ses loix.

Les Zempoales entrerent dans Tlascala avec cet équipage, qui marquoit leur caractere. Du moment qu'il fut reconnu, on les conduisit à la *Calpisca*, lieu destiné pour le logement des Ambassadeurs. Le lendemain le Senat s'assembla dans une grande salle, où ils tenoient le Conseil: les Senateurs étoient assis suivant le rang de leur ancienneté, sur des tabourets assez bas, faits d'un bois extraordinaire, & d'une seule piece. Ils les nommoient *Topales*. D'abord que les Ambassadeurs parurent, tous les Senateurs se leverent à demi de leurs sieges, & les reçurent en affectant une certaine moderation dans leurs civilités. Les Zempoales tenoient leurs fleches éle-

X

vées, & avoient la tête couverte de leurs capes, ce qui marque une grande soumission, selon leurs ceremonies. Après avoir fait la reverence au Senat, ils s'avancerent gravement jusqu'au milieu de la salle, où ils se jetterent à genoux, attendant sans lever les yeux, qu'on leur donnât la permission de parler. Alors le plus ancien des Senateurs leur aiant ordonné d'expliquer le sujet de leur Ambassade, ils s'affirent sur leurs jambes; & celui qui portoit la parole, comme le plus éloquent, fit ce discours.

Noble Republique, braves & puissans Tlascalteques; le Seigneur de Zempoala, & les Caciques de la Montagne, vos amis & vos alliez, vous saluent: & après vous avoir souhaité une recolte abondante & la mort de vos ennemis, ils vous font sçavoir, qu'ils ont vû arriver en leur País, du côté de l'Orient, des hommes invincibles qui semblent être des Dieux; qui ont passé la mer sur de grands Palais, & qui portent dans leurs mains le tonnerre & la foudre, armes dont le Ciel s'est réservé l'usage. Ils sont les Ministres d'un Dieu superieur aux nôtres, qui ne peut souffrir ni la tyrannie, ni les sacrifices du sang des hommes. Leur Capitaine est Ambassadeur d'un Prince tres-puissant, qui étant poussé par le devoir de sa Religion, desire remedier aux abus qui regnent en nôtre País, & aux violences de Motezuma. Cet homme, après avoir delivré nos Provinces de l'oppression qui les accabloit, se trouve obligé à suivre le chemin de Mexique par les terres de vôtre Republique, & souhaite de sçavoir en quoy ce Tyran vous a offensés; afin de prendre la défense de vôtre droit comme du sien propre, & de la mettre entre les autres sujets qui justifient ses pretentions. La connoissance que nous avons de ses bons desseins, & l'experience que nous avons faite de sa bonté, nous ont obligés à le prevenir, pour vous demander, & vous exhorter de la part de nos Caciques & de toute leur ligue, que vous receviez ces Etrangers comme les bienfaiteurs & les alliez de vos alliez: Et de la part de leur Capitaine, nous vous declaron qu'il vient avec un esprit pacifique, qui ne demande que la liberté du passage sur vos terres, après que vous serez persuadés qu'il ne desire que vôtre avantage, & que ses armes sont les instrumens de la justice & de la raison; qu'elles soutiennent la cause du Ciel; que ceux qui les portent recherchent la paix & la douceur naturellement & par inclination, & n'usent de rigueur que contre ceux qui les offensent par leurs crimes, ou qui les provoquent. Alors les

quatre Zempoales se leverent sur leurs genoux; & après avoir fait une profonde inclination, ils se rassirent comme ils l'étoient durant la harangue.

Les Senateurs confererent entr'eux durant quelques momens: après quoy un de l'assemblée dît aux Ambassadeurs, au nom du Senat: *Qu'il recevoit avec toute sorte de gratitude la proposition des Zempoales & des Totonagues, dont on estimoit l'alliance: mais que pour faire une réponse juste au Capitaine de ces Etrangers, cela demandoit une plus mûre deliberation.* Sur quoy les Ambassadeurs se retirerent à leur logis, & on ferma les portes de la salle, afin d'examiner à loisir les inconveniens & les avantages de la proposition que les Ambassadeurs avoient faite de la part des Espagnols. Tous les Senateurs tomberent d'accord de l'importance de cette affaire, qui demandoit toute leur attention: ensuite les avis furent partages; & ce partage fit naître de grandes contestations. Les uns soutenoient que l'on devoit accorder le passage aux Etrangers: les autres vouloient qu'on leur fît la guerre; *afin, disoient-ils, de s'en défaire une bonne fois.* Il y eut encore un troisieme avis, qui étoit de leur défendre le passage sur leurs terres, en leur faisant sçavoir qu'on ne s'y opposeroit pas hors des limites de la Province. Cette diversité d'opinions dura quelque tems; chacun crioit, sans rien conclure, jusqu'à ce que Magiscatin, le plus ancien & le plus venerable du Senat, prit la parole: & aiant obtenu audience, la tradition rapporte qu'il s'expliqua en ces termes:

Nobles & vaillans Tlascalteques, vous sçavez bien qu'aux premiers siècles de nôtre établissement, nos Sacrificateurs connurent par revelation, qui passe encore maintenant pour un des points de nôtre Religion, qu'une Nation invincible viendroit quelque jour, des regions orientales du Monde que nous habitons. Que cette Nation auroit un empire si absolu sur les elemens, qu'elle fonderoit des Villes mouvantes sur les eaux, & qu'elle se serviroit du feu & de l'air pour soumettre la terre: & quoyque les personnes de bon sens n'aient jamais crû qu'ils dûssent être des Dieux, ainsi que le vulgaire ignorant se le persuade, neanmoins la même tradition nous apprend, que ces hommes paroïtroient descendus du Ciel; & qu'ils seroient si vaillans, qu'un seul en vaudroit mille des nôtres; & si genereux, qu'ils n'auroient point d'autre vûe que celle de nous faire

vivre selon la justice & la raison. Je ne puis vous dissimuler que mon esprit n'ait été agité, par la conformité que je trouve en ces caractères, avec ce qu'on nous debite sur le sujet des Etrangers qui sont maintenant à nos portes. Ils viennent des Pais Orientaux; leurs armes sont de feu, & leurs embarcations sont des villes sur la mer. Pour ce qui est de leur valeur, la renommée vous a appris ce qui s'est passé à Tabasco; & leur generosité vous est connue, par les obligations dont nos confederes publient qu'ils leur sont redevables. D'ailleurs, si nous tournons les yeux vers ces cometes & ces signes que le Ciel envoie coup sur coup sur nos têtes, ne semble-t'il pas qu'ils nous parlent interieurement, & qu'ils viennent comme les avant-coureurs de cette grande nouveauté? Que si c'est-là cette Nation predite par nos Prophetes, quelqu'un se trouvera t'il assez insolent & assez temeraire, pour vouloir éprouver ses forces contre le Ciel, & pour traiter d'ennemis, des hommes dont les armes sont appuyées de ses decrets? Pour moi, je redouterois au moins la colère des Dieux, qui châtient rigoureusement ceux qui se revoltent contre eux, & qui ne semblent envoyer leur foudre que pour nous apprendre l'obeissance; puisque la voix effroyable du tonnerre parle à tout le monde, mais qu'il ne fait du fracas que là où il trouve de la resistance. Je consens néanmoins qu'on appelle effets du hazard, des signes si évidens, & que les Etrangers soient des hommes comme nous; quel mal nous ont-ils fait, pour nous exciter à la vengeance? Sur quelle injure pouvons-nous fonder cette violence? Tlascala, qui maintient sa liberté par les victoires, qu'elle doit à la justice & à la raison qui accompagnent ses armes, entreprendra de gaieté de cœur, une guerre capable de ruiner cette haute estime qu'on a de son Gouvernement & de sa valeur? Ces gens apportent la paix; ils ne demandent que le passage sur les terres de notre Republique; ils ne pretendent point le tenter sans notre permission: où est leur crime? en quoy nous ont-ils offensé? Ils recourent à notre protection, par la constance qu'ils ont en celle de nos allies: perdrons-nous nos amis, pour en offenser d'autres qui souhaitent notre amitié? Qu'est ce que nos autres allies diront de cette action, si cinq cens hommes nous obligent à prendre les armes? & pouvons-nous gagner autant de gloire à les vaincre, que nous perdrons de reputation pour les avoir apprehendés? Mon avis est, qu'on les recoive avec toute sorte d'honnêteté, & qu'on leur accorde la permission qu'ils demandent de passer sur nos terres; puisque s'ils

sont des hommes, ils ont la raison pour eux; & s'ils sont quelque chose de plus, ils ont la volonté des Dieux, plus puissante que la raison.

L'avis de Magiscatzin fut reçu avec applaudissement. Il alloit emporter toutes les voix, lorsqu'un des Senateurs demanda permission de parler. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit & de cœur, appelé Xicotencal. Son mérite, & plusieurs bonnes actions à la guerre, l'avoient élevé à la Charge de Capitaine General. Lorsqu'on fut disposé à l'écouter: Ce n'est pas, dit-il, en toutes les affaires indifferemment, qu'on peut fonder une resolution sur l'avis d'une tête à cheveux gris, où l'on void beaucoup de reflexions & peu d'entreprise, & qui conseillera toujours la patience, preferablement à la hardiesse. Je reveire autant qu'aucun autre, l'autorité & les sentimens de Magiscatzin: mais il ne vous paroitra pas extraordinaire, qu'un homme de mon âge & de ma profession ait d'autres vûes, moins raffinées, & peut-être plus certaines. Quand on parle de faire la guerre, on se trompe souvent sur ce qu'on appelle prudence; puisque tout ce qui ressemble à la crainte n'est point une vertu, mais une passion. Il est vrai qu'on attend parmi nous ces reformateurs Orientaux; l'esperance de leur arrivée dure encore dans les predictions de nos Prophetes: mais ceux qui souhaiteroient d'être dérompez sur ce sujet, trouvent qu'elle tarde beaucoup. Cependant je n'ai pas dessein de tourner en ridicule un bruit à qui la tolerance de plusieurs siècles a acquis de la veneration: mais vous trouverez bon que je vous demande, quelle seureté nous avons, pour croire que ces Etrangers soient ceux qu'on nous a promis? Comptez vous pour la même chose, de venir du côté de l'Orient, & de descendre de ces regions du Ciel d'où nous voions naître le Soleil? Les armes de feu, & les embarcations que vous appelez des Palais sur la mer, peuvent-elles pas être des ouvrages de l'industrie des hommes, que l'on admire parce qu'on n'a rien vû de pareil? Ou peut-être n'est ce rien qu'une illusion, de ces prestiges qui imposent à la vûe, semblables à ceux que nous appellons science en nos Enchanteurs. Ce que ces Etrangers ont fait à Tabasco est une action de valeur, qui leur a fait battre une armée beaucoup plus forte qu'eux; mais cela passe-t'il pour surnaturel à Tlascala, où l'on fait tous les jours de plus grands exploits, avec les seules forces de la Republique? Quant à la generosité dont ils ont usé avec les Zempoales, elle peut être un

artifice pour gagner à peu de frais l'affection des Peuples : au moins je la croirois une douceur suspecte, de la nature de celles qui flattent le goût pour faire avaler le poison ; puisqu'elle n'a point de rapport avec ce que nous avons appris d'ailleurs, de leur avarice, de leur orgueil & de leur ambition. Ces hommes (si peut-être ils ne sont point des monstres que la mer a vomis sur nos bords) ces hommes, dis-je, vivent suivant les mouvemens de leur caprice, affamez d'or & d'argent, & abandonnez à tous les plaisirs de la terre. Ils attendent des nouveautéz dangereuses à la justice & à la Religion : ils détruisent nos Temples, & mettent en piéces nos Autels : ils blasphément contre nos Dieux, & on les croit des hommes descendus du Ciel ; on doute si nous devons nous opposer à leurs violences : on entend parler de paix sans se scandaliser ? Si les Zempoales & les Totonagues les ont reçûs en leur alliance, ils l'ont fait sans nous consulter, & c'est une faute d'attention dont ceux qui prétendent se prevaloir doivent être châtiez. Pour ce qui est de ces impressions & de ces signes funestes en l'air, que Magiscatzin a si fort exagerez, ils doivent nous persuader de les traiter comme nos ennemis, d'autant plus, que ces signes annoncent toujours des malheurs & des afflictions. Le Ciel ne fait point de prodiges pour nous avertir de ce que nous pouvons esperer, mais seulement de ce que nous devons craindre : car le bonheur qu'il nous envoie n'est point accompagné d'horreur, & il n'allume point des comètes pour endormir nos soins, & nourrir nôtre negligence. Mon avis est donc, d'assembler nos troupes, & d'exterminer une bonne fois ces Etrangers, puisqu'ils tombent entre nos mains, portant le caractère que les étoiles nous ont marqué, de Tyrans de nôtre Patrie & de nos Dieux : & qu'ayant égard à leur châtiment, autant qu'à la réputation de nos armes, nous faisons connoître que ce n'est pas la même chose, d'être immortels à Tabascos, & invincibles à Tlascalala.

Ces raisons firent plus d'impression sur l'esprit des Senateurs, que celles de Magiscatzin ; parce qu'elles avoient plus de rapport à l'inclination de ces gens, nez entre les armes, & qui ne respiroient que la guerre. Néanmoins, lorsqu'on remit l'affaire en deliberation, on résolut, par forme de temperament, que Xicotencal assembleroit les troupes de la République, & marcheroit afin de s'éprouver contre les Espagnols : supposant que s'il les défaisoit, c'étoit autant de cre-

dit gagné pour la Nation ; qu'au contraire, s'il étoit batu, la République auroit toujours une voie ouverte pour traiter de la paix, en rejetant la faute de cette insulte sur les Otomies, & faisant croire que c'étoit un desordre & un contremens de la ferocité de cette Nation. Pour cet effet ils firent retenir les Zempoales, sans qu'il parût néanmoins qu'ils fussent en prison, ayant égard à conserver leurs alliez ; parce qu'ils ne laissoient pas de connoître le peril de cette entreprise, qu'ils faisoient assez brusquement : braves en ce qu'ils en remettoient le succès sur leur valeur ; & sages en ce qu'ils ne perdoient point de vûe les accidens de la fortune, qui pouvoit leur être contraire.

CHAPITRE XVII.

Les Espagnols prennent la resolution de s'approcher de Tlascalala, à cause de la détention de leurs Envoiez. Ils combattent contre un gros de cinq mille Indiens, qui leur avoient dressé une embuscade ; après quoy ils sont attaquez par toutes les troupes de la République.

Les Espagnols demeurent huit jours à Xacozingo, attendant leurs Envoiez, dont le retardement faisoit déjà soupçonner quelque chose de fâcheux ; en sorte que Cortez, par le conseil de ses Capitaines & des Chefs des Indiens, qu'il consultoit aussi, afin de les entretenir dans la confiance, résolut de continuer sa marche, & de se camper plus près de Tlascalala, afin d'observer les démarches de ces Indiens. Il confideroit que s'ils vouloient la guerre, comme il le jugeoit par plusieurs indices, confirmez par la détention de ses Ambassadeurs, il étoit à propos de leur ôter le tems de faire de plus grands préparatifs, & de les attaquer dans leur Ville même, avant qu'ils eussent l'avantage d'assembler toutes leurs forces ; & de luy présenter la bataille à la campagne. Il fit aussi tôt marcher l'armée en bon ordre, sans oublier aucune